

The Shape of Things

The Shape of Things, Etats-Unis, 2003, 97 minutes

Simon Beaulieu

Number 226, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59153ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2003). Review of [The Shape of Things / *The Shape of Things*, Etats-Unis, 2003, 97 minutes]. *Séquences*, (226), 47–47.

THE SHAPE OF THINGS

Vie de couple, art et vacuité

Du cynisme et de l'esprit. De l'intelligence et du vitriol. Il n'y a pas de doute, Neil LaBute revient en force. On savait d'ores et déjà que son excursion dans le drame sentimental (*Possession*) et la comédie baroque et post-moderne (*Nurse Betty*), sans constituer un échec ou une perte de régime, se présentait comme un détour, une escale, non sans intérêt bien sûr mais qui, en comparaison à l'ensemble de son œuvre, tant théâtrale que cinématographique, faisait figure d'exception. *The Shape of Things* (d'abord écrit et joué pour le théâtre) marque donc le retour du cinéaste, grand Machiavel de l'étude de mœurs, au cinglant et à l'impitoyable. LaBute replonge avec un plaisir manifeste, mais surtout avec l'aisance de celui qui retrouve son souffle et sa touche, dans la critique, la vraie, solide et implacable. On entend les échos de ses premiers films (*In the Company of Men*, *Your Friends and Neighbors*) : même dureté dans le regard, même intransigeance dans le désir de dépeindre la complexité des relations humaines, les vacheries surtout, mais aussi le désespoir et la solitude qui flottent en filigrane dans tous les coins et dans tous les sens.

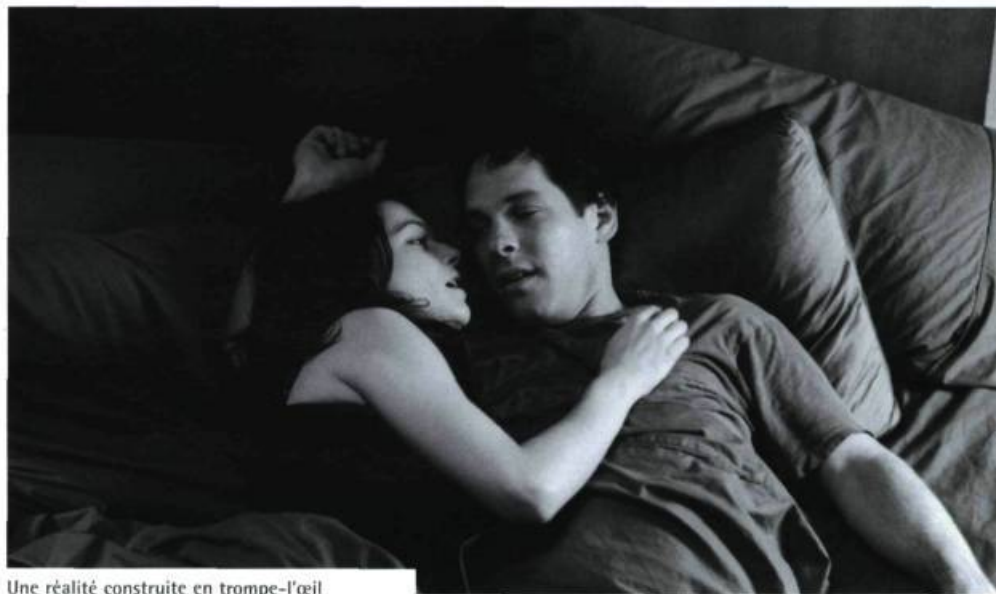
Ici, c'est l'histoire d'Adam qui rencontre Evelyn. Coup de foudre momentané et tumultueux. Classique. Ça commence plutôt bien. Du moins en apparence. Adam au contact d'Evelyn et de ses exigences assassines (et c'est un euphémisme) changera tout de lui-même. Nouvelle garde-robe, perte de poids et chirurgie plastique en tête pour répondre aux requêtes et caprices de madame Evelyn. Et s'ajoute à cela et pour comble, le rejet de son cercle social. La vie bat son plein donc et le couple aussi. Tout va pour le mieux. Adam s'efface et s'enfonce dans le regard de l'autre, docile et confondu entre les projections que sa bien-aimée exerce sur lui et la velléité de lui-même exister. Mais les choses sont de courtes durées et la finale révèle tout. Evelyn, étudiante en art, expose son projet de fin d'année à l'auditorium de l'université. L'histoire éclate. Et c'est peu dire. Elle y présente une installation sur la superficialité, sur l'obsession malade de l'apparence où Adam (qui découvre la vérité en même temps que le spectateur) est l'outil ou plutôt l'objet de la démonstration. En acceptant de se transformer selon les moindres fantaisies d'Evelyn, Adam, littéralement fossilisé sous la menace constante d'être largué, a lui-même fait l'étalage de son côté artificiel, il s'est révélé. Il a consenti à devenir l'image que l'on attendait de lui et c'est exactement ce qu'affirme l'installation d'Evelyn. L'amour et le couple n'ont donc jamais réellement existé, n'étant que des éléments parmi d'autres d'une réalité construite en trompe-l'œil (par Evelyn) ne servant qu'à prouver une

thèse artistique, permettant l'émergence d'une prise de conscience d'un individu (Adam) envers lui-même et par extension d'un individu envers sa société. D'une certaine façon, ce n'est pas tant l'exacerbation de cette superficialité sociétale et culturelle qui est ici soulignée mais bien le pouvoir de séduction de la femme, véritable catalyseur de tout le film. Adam n'a pas changé par souci d'artificialité mais bien par envoûtement face à la beauté pétrifiante et sublime d'Evelyn. C'est l'ouverture sur l'ambiguïté morale et la cruauté des comportements humains. Adam s'est fait avoir par la force de l'apparence et du charme et, en quelque sorte, le spectateur aussi. Ce qu'on croyait n'être qu'une réflexion aux accents pamphlétaires sur l'abnégation dans la vie de couple se retrouve, en fin de parcours, soudainement flanqué d'une médiation tentaculaire sur la séduction, se trimbalant entre l'art, la beauté et la subjectivité des perceptions. Evelyn pourrait être une artiste visionnaire ou une manipulatrice amoralisée ? Adam pourrait être un idiot ou une victime ? L'installation d'Evelyn pourrait être une grande démonstration artistique ou une insignifiante plaisanterie ? LaBute cultive à outrance l'ambivalence et la relativité des choses comme moteur fondamental du récit où pullulent les zones grises et les réalités qui s'entrechoquent, laissant, en bout de ligne, au spectateur le soin de mettre le point final à la morale.

En art comme avec le couple, la fin amène à re-questionner le début ou du moins à interroger la validité de ce qui vient de défilé sous nos yeux. Une fois l'emprise du moment présent relâchée, la lucidité se libère et s'exerce. D'alors la prise de conscience se pointe et s'active, gardant toujours en exergue la probabilité de s'être imaginé à tort la réalité.

Simon Beaulieu

■ États-Unis, 2003, 97 minutes — Réal. : Neil LaBute — Scén. : Neil LaBute — Photo : James L. Carter — Mont. : Joel Plotch — Mus. : Elvis Costello — Déc. : Sondra Thorpe — Cost. : Lynette Meyer — Int. : Paul Rudd (Adam), Rachel Weisz (Evelyn), Gretchen Mol (Jenny), Fred Weller (Phillip) — Prod. : Philip Steuer, Neil LaBute, Rachel Weisz, Gail Muttrix — Dist. : Alliance.



Une réalité construite en trompe-l'œil